

Métisse

Oumy Aubert Sow

Numéro 161, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sow, O. (2021). Métisse. *Les écrits*, (161), 116–120.

MÉTISSE

Beaucoup disent vouloir changer de peau, sortir de leur enveloppe charnelle. Au contraire, j'aimerais couvrir la mienne d'une petite protection chaude et douce. Ajouter une couche. Je me sens parfaitement bien, moi, dans ma peau, et j'aimerais m'assurer d'y rester aussi longtemps que possible.

Peau sèche. Ma peau est un désert d'Amérique du Sud. Certains y verront un signe : l'aridité d'un corps hybride. La mixité n'est pas féconde. Je fais comme si.

En fait, c'est pire que sec, j'ai la peau atopique. Mon amoureux appelle ça « utopique ». Il rit, « Ah ça y est, tu vas nous reparler de ta peau utopique ! » et il m'embrasse sur la joue, tout doux, pour conjurer sa moquerie. J'aime bien. J'aime ses bisous sur la joue et j'aime l'idée d'une peau utopique. Une peau qui n'existe pas. Je ne suis nulle part, je ne figure sur aucune carte. C'est vrai. La philosophie, la psychologie, l'histoire de l'art, l'anthropologie, l'économie, je n'existe pas pour eux. Je n'apparais que dans de rares ouvrages de sociologie ou d'histoire, tel un mythe qu'il fallait bien retranscrire quelque part : en tel lieu et en tel siècle pré-chrétien, le peuple Machin Chose croyait en une sorte de créature hybride, mi-ange mi-démon, mi-Vierge blonde et catholique, mi-sauvage brune dévoreuse d'hommes. Folklore aujourd'hui désuet. De toute façon, les rares individus qui ont témoigné avoir aperçu ces créatures ont été qualifiés de fous... ou sont morts dans les sept jours qui ont suivi l'apparition.

Mon amoureux a raison. Je suis une peau utopique.

Avant lui, de nombreux hommes. Une revanche. Je glisse ma taille dans leurs mains, je glisse mon parfum dans l'air qu'ils respirent, je glisse ma cambrure dans leurs souvenirs et dans leurs rêves. Je les conquis tous. Ils sont tenus en esclavage par l'empire de mes larmes et de mes rires. Et je n'en libérerai aucun.

Je m'arrime dans un bar.

Première question : « Vous êtes majeure ? »

Et la suivante : « Vous êtes de quelle origine ? »

– À votre avis ?

Je mens comme je respire. C'est toujours plus palpitant comme ça. Pas aux

autres, à moi-même. Ce que croient les autres, que voulez-vous que ça me fasse ?

J'aime voyager. Quand je laisse les gens deviner d'où je viens, ils me disent toujours : « Des îles ? » Ça sonne si beau, si exotique, si mystérieux, si ensoleillé, si dénudé... « Des Îles ». Aucun nom d'île en particulier, jamais, aucune situation géographique. Ces îles sont un Eldorado, un non-lieu. Tout le monde m'en parle, personne ne sait où elles se trouvent. Il n'y a pas de politique, sur « Les Îles », pas de code de la route, pas d'écoles, pas d'impôts. Il y a des trésors d'or et de pierres précieuses enfouis dans des dunes de sable, des cocotiers qui brillent émeraude, un vent toujours là et toujours léger qui charrie une musique chaude et sucrée.

« Tu viens... je ne sais pas... des Îles ? »

Oui, c'est ça, je viens des Îles, celles qui n'ont pas de nom, celles qui sont hors du temps, les îles où personne ne peut accoster sans briser son bateau et nous, les habitantes « des Îles » – toutes des Circé aux yeux de feu et au ventre de serpent –, nous ne laissons jamais personne repartir une fois qu'il ou elle a mis les pieds sur nos plages, nous ne pouvons pas nous permettre des témoins, et puis, qui croirait les récits que ces voyageurs égarés feraient de nos Îles ? Ce serait trop terrifiant. Ce serait trop stupéfiant.

Des Îles, oui, exactement, je viens « des Îles », des îles des Bâtards et des Rejetés, des Uniques et des Tout-De-Même-Sereins. Il n'y en pas qu'une, il y en a tout un archipel, vues du ciel, elles dessinent un sourire enjoué et moqueur dans un océan qui n'a jamais été cartographié.

C'est joli, je trouve, de dire que je viens « des Îles ». Ça me donne une unité que je dois pulvériser si je veux dire la vérité et expliquer mes origines mêlées. C'est plus simple. « Les Îles », déterminant bien défini, nom qui évoque l'or et l'eau fraîche. Oh oui, oui, s'il vous plaît, je viens des Îles.

Ma mère aussi voyage. Elle a commencé à voyager bien avant moi. Elle m'a ramenée de l'une de ses explorations. Elle a plongé sans peur dans les mers noires qu'étaient les yeux de mon père, elle y a puisé des trésors, de l'amour, de la folie, de la jeunesse et de l'insouciance.

Je suis un souvenir.
Chaud, rieur, souffrant...
Chargé d'avenir cependant.
D'un amour sans mariage, l'objet
Je suis le souvenir d'un voyage qui n'a pas été fait.

Une cuillère d'épices venue d'ailleurs
Qui pique le bout des langues, le fond des cœurs
Et qui parfois effraie.
Car oui, je suis venue d'ailleurs,
dans des avions enhardis, par des bras flambeurs
alourdis d'un espoir encore frais.
Je suis le souvenir d'un voyage qui n'a pas été fait.

Une mère d'ici, un père qui ne l'était pas
Si vous m'observez avec un peu d'application
Vous voyez qu'il y a chez moi un peu de là-bas
Le son d'un tambour, un cœur farouche qui bat.
Quand ma mère me regarde, elle peut voir un pays, des paysages
Celui qu'elle n'a jamais visité, ceux qu'elle ne verra jamais.
Je suis le fruit de la conciliation et de l'imagination.

Je suis d'ici mais quand on m'épie
On voit en filigrane tout un autre pays.
Parce que je viens d'un amour métissé,
Je suis le souvenir, pour ma mère,
D'un voyage qu'elle a fait par la chair.

Métisse, c'est un statut intermittent. Je ne le suis pas toujours. Parfois je suis une femme. Et j'aime cela. J'aime la manière dont mes courbes frémissent quand je fais l'amour, quatre orgasmes le temps que tu en atteignes un, *amore mio*, et un corps inépuisable. J'aime porter des robes quand j'en ai envie – pas un jupon pendant trois ans, si ça me chante. S'il le faut, c'est à coups de poing qu'on m'entendra. Je fais de la danse classique, des pointes. J'aime les tutus parce que je le sais, ils me rendent encore plus éthérée aux yeux du public. Je suis une illusion, je suis onirique. J'ai le pouvoir de vie ou de mort entre mes cuisses. Je suis une guerrière mais une guerrière sexy. Femme-enfant, femme fatale, impitoyable reine de Saba, drastique Cléopâtre, déesse qu'on vénère nue, je suis une femme. Je le suis quand je me regarde dans les yeux, et quand je fais l'amour.

J'ai vingt-six ans quand apparaît la première publicité à mon image. Avant cela, à la télé, dans les magazines, on ne voyait jamais une fille à la peau cannelle, aux cheveux en ressorts. Qui aurait cru qu'une métisse avait besoin

d'un opérateur téléphonique? Qui aurait cru qu'une métisse pouvait poser ses lèvres sur celles d'un homme blanc? Une métisse, besoin d'un prêt étudiant?! Les gens s'étonnent: «Ah mais que ne nous l'a-t-on pas dit plus tôt! Des métisses dans notre société, je ne savais pas! Ils sont arrivés récemment, ces dernières années, il n'y en avait pas, avant.» Émigration massive des ressortissants du Royaume des Métisses en direction de la France et des autres pays occidentaux, oui, c'est ça, c'est ça qu'ils se disent, d'où les nombreux: «Retourne dans ton pays!» que j'entends à la pelle. Soupir. Ce n'est pas de leur faute. Ils ne savent pas que le royaume des métisses est utopique.

Je suis triple, comme la déesse, mais ils me voient unique. Il y a un angle mort dans leur intelligence et dans leur imagination.

Pourquoi parle-t-on de coucher de soleil et non de lever de lune?
Pourquoi dis-je «Je t'adore» alors que je veux crier: «Je t'aime»?
Il y a depuis toujours des mots et des erreurs.
Puisque tout se perd et que rien ne se transforme
Tout le monde meurt de peur,
j'en reste bras ballants.
Si l'on dit «de couleur» au lieu de «Noir», pourquoi ne dit-on pas «sans couleur» pour parler des Blancs?

Question de point de vue. Question de bonheur. Quand j'arrive en retard en Amérique, on me dit en riant que c'est la preuve que je suis Française. Quand j'arrive en retard en France, on se dit que c'est parce que je suis Noire. Je passe difficilement les portes. Exposition d'art. Cet artiste-là, nous explique le petit écriteau qui devance les œuvres, a un style unique, très coloré et qui met souvent en scène des figures négroïdes. Négroïdes. On dirait qu'on parle de protubérances développées suite à un accident nucléaire, de tumeurs, ou je ne sais pas quoi. Et la tête de la Victoire au Louvre, qui sait si elle l'était, «négroïde»? Et dans le couloir où se trouve la Joconde, est-il question d'une série de toiles représentant des êtres caucasoides?

Parfois, il ne me reste que la haine et j'ai peur: le bonheur n'existera-t-il donc que dans mon utopie? Je ne retrouve plus «mes Îles», mon matelot est caucasoïde, j'ai la tête qui tourne. Y aurait-il plusieurs Nord? De toute façon, moi, c'est l'Est que je recherche. Là où la lumière se lève.

On me demande de choisir mon camp.

Je suis incapable de faire un choix
Tout choix est un renoncement
Renoncer, c'est dire adieu
Je déteste les adieux.

On veut choisir pour moi mon camp
Je ne sais pas pourquoi
Je ne sais pas si je dois
Pour une métisse, ça la fout mal.
Ne devrais-je pas être bicéphale,
Janus féminin
Deux mondes en un

Mon camp...!
De toute façon
Celui que je choisis jamais ne me considère tout à fait comme sienne.

Je ne suis pas bicéphale.
Je ne peux m'empêcher de trancher,
de me situer
Un jour, je choisis un aspect de moi
Le ramasse, le polis, le brandis
Et puis un autre jour, j'en prends un autre

Je ne suis ni double
Ni aucune
Je vacille et j'alterne
Je maquille, je me décerne
le Grand Prix du Caméléon.

Oumy Aubert Sow, étudiante et chercheuse,
rédige actuellement une thèse de doctorat à l'Université de Sherbrooke.
Ses recherches portent sur le métissage, la mixité sociale, le *black feminism*,
et la cellule du couple.
